

## SOUVENIR DE CHASSE

(Pour le SAMEDI)

On était à la fin de novembre, époque à laquelle j'avais l'habitude d'aller chaque année rendre visite à ma vieille Bretagne, et j'avais cette fois entraîné avec moi un de mes bons amis, François Villars, attaché au ministère des affaires étrangères. En vrai Parisien qu'il était, François se souciait peu de quitter son Paris qui battait alors son plein, il avait trouvé nombre d'excuses pour ne pas m'accompagner, mais vaincu par ma promesse de lui faire tirer nombre de bécasses et de bécassines, il avait fini par se décider à demander un congé de quelques jours ; ce congé lui avait été accordé, et voilà comment nous nous trouvions à quatre heures du soir en plein champ, harassés de fatigue, le fusil sous le bras et le carnier vide, à environ deux lieues de l'auberge où nous étions descendus.

La pluie tombait depuis une heure, fine et mêlée de neige, nos vestons étaient traversés et le froid commençait à nous pénétrer.

Mais quand il vit l'hôte et sa femme s'empres- ser autour de nous, quand il les vit jeter dans l'âtre une belle et grosse bouchée de bois sec qui se mit à pétiller gaiement, son visage redevint sou- riant et il déclara en se frottant les mains, que j'avais eu une fumeuse idée.

A vrai dire, le mobilier n'était rien moins que primitif, un lit armoire, le seul que l'on connaisse dans les campagnes bretonnes, un berceau dans lequel vagissait un enfant nouveau-né, un banc, une huche à pain, et c'était tout.

La huche avait été traînée près de la chemi- née, et les deux paysans s'en servaient comme d'une table pour prendre leur frugal repas : elle était couverte de quelques assiettes, de pain et d'un morceau de lard ; et au moment où nous avions fait irruption dans leur demeure, nos hôtes s'apprêtaient à prendre leur souper.

En bon breton, notre digne homme nous offrit de bon cœur de partager ce qu'il avait, j'acceptai aussitôt sans pouvoir réprimer un sourire à la vue de la mine déconfite de François, nous nous mîmes à table et l'on n'entendit plus que le bruit

“Certainement, mon bon monsieur, qu'on vou- drait bien vous le montrer, mais c'est que ce n'est pas bien facile.”

J'avoue que je ne comprenais absolument rien à cette réponse ; quant à François il était visible- ment agité et semblait me demander en grâce d'abrégier l'entretien, de reprendre nos fusils et de nous mettre en route sans souci de la pluie qui tombait de plus en plus fort.

Mais ma curiosité était trop surexcitée, je vou- lais coûte que coûte avoir le mot de l'énigme, et j'insistais davantage.

“Puisque vous y tenez absolument”, reprit la femme, “on va vous le faire voir ce pauvre vieux ; seulement, tenez, aidez moi à enlever ces assiettes qui sont sur la huche.”

Et quand la table fut desservie, elle vint ouvrir la huche et nous aperçûmes dedans avec honte le corps inanimé du vieillard, qui dormait du sommeil éternel.

Et quoi ! m'écriai-je, que ne l'avez-vous laissé dans son lit ?

“Dans son lit, mon bon monsieur, mais nous



—Viens ici que je te fouette.  
—Non...  
—Viens... des confitures ensuite.

Deux genres de route, de nuit et sous la pluie manquait absolument de charme, et cependant nous en avions pris carrément notre parti, quand il me revint l'idée que tout près de là se trouvait une petite chaumière habitée par un bûcheron de la forêt, dans laquelle bien souvent, tout enfant, j'avais été conduit par ma digne mère lors de ses visites à cette famille qu'elle comptait au nombre de ses pauvres.

Je proposai donc à François d'aller chercher un abri pour quelques instants dans ce taudis, et à la pensée qu'il allait pouvoir se sécher un peu, il accepta avec enthousiasme ma proposition.

Quelques minutes plus tard je frappais à un volet par l'entre-bâillement duquel filtrait un rayon de lumière, et aussitôt une vieille porte branlante grinçait sur ses gonds pour nous livrer passage.

A l'aspect de l'intérieur qui s'offrait à ses yeux, François, qui de sa vie n'avait pour ainsi dire jamais quitté son cher boulevard, ne put retenir un mouvement de surprise et tout dans sa physionomie laissait voir clairement que l'impression première n'était pas des meilleures.

des fourchettes d'étain qui frappaient en cadence les grosses assiettes de faïence brune.

Le premier, je rompis le silence, et la conver- sation devint bientôt générale : nous parlâmes de la cherté du pain, de la viande, de l'état des ré- coltes, de la pluie et du beau temps, question fa- vorite des gens qui vivent dans les campagnes ; mais bientôt j'interrompis notre hôte pour lui de- mander ce qu'était devenu son vieux père que je me rappelais avoir autrefois vu dans cette chau- mière.

“Le vieux est mort hier”, me répondit il avec un calme qui me glaça, “on l'enterre demain”. François me regarda avec terreur ; il était encore moins que moi, habitué au flegme que possède ces Bretons dans les circonstances même les plus terribles.

Cependant je me remis promptement et après quelques mots de consolation, que je me crus obligé de prononcer, bien qu'au fond je me ren- disse parfaitement compte, qu'ils n'étaient pas bien nécessaires, je me hasardai à demander à voir le pauvre vieux.

Cette fois, ce fut la femme qui me répondit :

n'avons que le lit que vous voyez là contre la cheminée ; le vieux couchait depuis des années sur la paille dans le grenier : quand il a été bien malade, nous l'avons descendu dans notre lit pour le réchauffer ; mais maintenant qu'il est mort il n'y a pas à craindre qu'il ait froid ; seulement, comme nous ne savions pas où le mettre jusqu'à demain, c'est moi qui ai dit à mon homme de le mettre dans la huche à pain.”

François n'avait plus figure humaine ; quant à moi j'étais profondément ému, nous remercîames d'un mot nos hôtes et nous nous mîmes en route.

Le lendemain, quand nous nous retrouvâmes dans la salle à manger pour prendre le premier repas, François me demanda à quelle heure par- tait l'express pour Paris ; une heure après nous étions confortablement assis dans un comparti- ment de première classe, et lorsque le train se mit en route, François me déclara que c'était la première, mais bien la dernière fois qu'il avait chassé la bécasse en Bretagne.

MAURICE LE ROY.